



Par le fait même qu'il demanderait sa grâce, le capitaine Dreyfus avouerait qu'il est coupable. (Page 505)

C. I.

LIVRAISON 65

ne se gênerait sans doute pas pour venir nous extorquer encore quelque chose...

— Pourquoi dis-tu que « nous » sommes à sa merci ? s'exclama l'aventurière. Moi, je n'y suis pour rien, dans cette affaire...

— Tu te trompes, ma petite !... Tu es prise dans la trappe au même titre que moi... Si, par malheur, il arrivait des histoires, cet individu ne manquerait certainement pas d'affirmer que c'est par ton entremise aussi bien que par la mienne qu'il a obtenu ces documents...

La jeune femme se mit à regarder le colonel avec terreur.

— Néanmoins, il n'y a aucune raison de s'alarmer outre mesure, reprit l'officier après une courte pause. Cet homme ne viendra nous importuner que s'il se trouve pressé par le besoin d'argent... Mais si celà arrive, il faudra bien que nous en passions par où il voudra puisque nous sommes à sa merci...

Amy Nabot frappa du pied sur le plancher et ses beaux yeux lancèrent des éclairs.

— S'il en est ainsi, s'exclama-t-elle, si cet individu sait que je t'ai aidé à obtenir ces papiers, c'est que c'est toi même qui le lui a dit, misérable !... Donc tu m'as trahie !

Esterhazy ne se troubla en aucune façon de cette impétueuse sortie.

Continuant tranquillement de s'habiller, il répondit avec calme :

— Il ne faut pas crier si fort, ma chérie... En te comportant de cette façon, tu n'obtiendrais d'autre résultat que de gâter ma bonne humeur...

— Tais-toi !

— Comme tu voudras... Si je voulais parler, que de choses ne pourrais-je pas te dire, ma belle !... Je crois que nous sommes à peu près dignes l'un de l'autre...

— Cesse de dire des bêtises et dépêche-toi de t'habiller...

— Je suis prêt... Donne-moi un baiser...

— Laisse-moi tranquille... Je ne suis pas du tout en dispositions caressantes aujourd'hui...

— C'est bien dommage ! répondit le colonel.

Et mettant son képi, il sortit rapidement en murmurant :

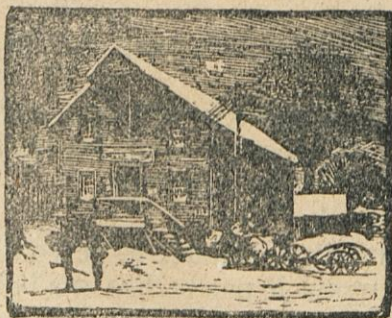
— A tantôt...

Durant quelques minutes, Amy Nabot demeura immobile, les sourcils froncés, les lèvres serrées de colère et de dépit.

Puis elle alluma une cigarette et se mit à se promener à travers la pièce.

— Il faut que je le voie encore une fois, murmurait-elle, les dents serrées. Je veux me réjouir de sa souffrance... Ah, ah !... Il va bien se repentir maintenant de ne pas avoir voulu accepter mon aide !... Mais ma vengeance a été en proportion de l'affront que j'ai reçu... Demain, je serai heureuse, car la vengeance est un plaisir divin !

Et les yeux de l'aventurière scintillèrent comme ceux d'un tigre à l'affût dans la jungle.





CHAPITRE LXXIII.

A L'ILE DU ROI.

A la prison de la Santé, les jours s'écoulaient tristes et monotones pour Alfred Dreyfus. Ils étaient tous pareils, effroyablement uniformes. Ce n'était que quand il recevait une visite de sa femme que le prisonnier jouissait d'une diversion.

Enfin arriva le soir du 17 janvier 1895.

Comme d'habitude, le détenu s'était couché à neuf heures après avoir nettoyé sa cellule, ainsi que le prescrivait le règlement.

N'ayant pas sommeil il restait étendu sur sa couchette, les yeux grands ouverts, pensant à sa femme et à ses enfants, se disant avec quelque soulagement que Lucie devait venir le voir le lendemain.

Mais quand allait-il pouvoir revoir ses chers enfants, la petite Jeanne et le petit Pierrot ?

Peut-être jamais plus, puisqu'il avait été condamné à la déportation à perpétuité et qu'il n'était pas du tout certain qu'on allait autoriser sa famille à le rejoindre là ou on le ferait aller.

Durant environ deux heures, il s'abandonna ainsi à de mélancoliques rêveries puis il finit par s'endormir.

Mais il dormait à peine depuis un quart d'heure que

la porte s'ouvrit et qu'une vive lumière inonda la cellule.

Lentement, le prisonnier ouvrit les yeux ne comprenant pas encore ce qui arrivait.

Tout à coup, il se sentit rudement secoué tandis qu'une voix impérieuse lui ordonnait :

— Allez, hop !... Levez-vous !

Le détenu se mit à regarder autour de lui avec un air stupéfait et demanda d'une voix incertaine :

— Quoi ?.... Qu'est-ce qu'il y a ?

— Allez-vous vous lever, oui ou non ? s'écria le geôlier sur un ton d'impatience.

Derrière lui, Alfred Dreyfus aperçut un autre personnage qui était resué près de la porte.

— Mais..... Qu'est-ce que vous me voulez ? interrogea le malheureux en se dressant à demi. Pourquoi faudrait-il que je me lève à une heure pareille ?

— Assez !.... Je n'ai pas de comptes à vous rendre.... Levez vous tout de suite si vous ne voulez pas que je vous flanque en bas du lit !

Ce disant, le geôlier tira violemment le prisonnier par le bras.

Comprenant qu'il ne pouvait pas faire autrement que d'obéir, le malheureux se leva et vit alors que l'autre personnage, celui qui se tenait près de la porte, n'était autre qu'un officier de gendarmerie et que deux autres gendarmes attendaient dans le corridor.

— Habillez-vous vite, commanda l'officier à Alfred Dreyfus, nous n'avons pas de temps à perdre....

L'infortuné était habitué à obéir depuis qu'il avait été arrêté et il s'habilla le plus rapidement possible. En quelques minutes il fut prêt.

L'officier se tourna alors vers ses deux subordonnés et leur lança un ordre bref :

— Les menottes.....

Les deux hommes pénétrèrent dans la cellule et s'approchèrent du prisonnier.

— Avancez les mains, lui dit l'un d'eux qui venait de tirer de sa poche une paire de menottes à chaîne.

Et comme Dreyfus hésitait à obéir, l'autre gendarme lui saisit brutalement les poignets pour les présenter à son collègue.

Le détenu avait laissé tomber ses pince-nez ; dès qu'on lui eut mis les menottes, il se pencha pour les ramasser, mais les gendarmes ne lui en laissèrent pas le temps et ils l'entraînèrent vers la porte.

Quelques minutes plus tard, on le fit monter dans une voiture qui attendait dans la cour de la prison.

Où allait-on le conduire ?

Dans une autre prison de Paris, ou bien.....

Ne serait-ce pas le comble de la cruauté si on le faisait partir pour son lointain exil sans qu'il ait pu dire adieu à Lucie ?

Quand la voiture fut sortie des bâtiments de la prison, il essaya de regarder par la fenêtre de la voiture, mais comme les rues de ce quartier sont très mal éclairées et qu'il n'avait plus ses pince-nez, il lui fut impossible de se rendre compte du chemin que l'on avait pris.

Il faisait très froid. Le prisonnier qui n'avait pas de manteau, tremblait et claquait des dents.

Le voyage se prolongea au point que le malheureux finit par avoir l'impression qu'il ne se terminerait pas de toute la nuit.

Où diable allait-on le conduire ?

Enfin, on s'arrêta quand même. Le détenu apercevait confusément un grand nombre de lumières.

La portière du véhicule s'ouvrit et une voix rude commanda :

— Descendez.....

Le prisonnier descendit en même temps que les gendarmes et il put alors se rendre compte de ce qu'il se trouvait à l'intérieur de la gare Montparnasse.

Cette fois, il n'y avait plus de doute possible : on allait le faire partir pour l'exil !

En présence d'une telle infâmie, le malheureux ne put se défendre contre une velléité de rébellion.

— Je vois qu'on me transporte au bagne sans m'en avoir prévenu ! protesta-t'il. Ceci n'est pas conforme au règlement !

— Si vous croyez que vous avez été injustement traité, personne ne vous empêche de formuler une plainte, répondit l'officier de gendarmerie avec un sourire méprisant.

— Certainement que je formulerai une plainte.....

Comme il vous plaira, mais ce n'est pas le moment..... Allons, marche !

— Je proteste contre.....

— Protestez tant que vous voudrez mais ne vous arrêtez pas..... En avant ! conclut le gendarme en tirant Dreyfus par la manche.

Dix minutes plus tard Alfred Dreyfus se trouvait enfermé dans un wagon cellulaire rangé sur une voie de garage et qui allait être attelé au train de La Rochelle.

Le compartiment dans lequel il se trouvait était une espèce de cage qui aurait été parfaitement bien adaptée au transport des bêtes fauves destinées aux ménageries, à condition, cependant, que ce fussent des bêtes de taille plutôt petite, car elle était tellement exigue que le malheureux était obligé de rester assis sans pouvoir allonger ses jambes ni écarter ses bras.

D'ailleurs, on lui avait attaché les chevilles avec une chaîne avant de le laisser seul dans cette espèce de placard qui, malgré l'extrême rigueur de la température ne comportait aucun appareil de chauffage.

Bientôt, le wagon se mit en mouvement et, après des manœuvres assez compliquées, il fut accroché au train qui partit bientôt après.

Le convoi ne tarda pas à gagner de la vitesse et il semblait au prisonnier que plus il s'éloignait de son point de départ, plus il faisait froid dans cette maudite cellule.

Les trois gendarmes étaient restés dans le corridor. Ils avaient relevé le coollet de leurs manteaux jusque par dessus les oreilles et ils ne cessaient de fumer des cigarettes, comme s'ils avaient espéré se réchauffer de cette façon. Mais eux, du moins, avaient la possibilité de se remuer un peu en se promenant le long du corridor et en tapant des pieds sur le plancher, tandis que le prisonnier ne pouvait pour ainsi dire pas bouger du tout.

Au bout d'une demi-heure il était tellement transi qu'il lui sembla être sur le point de perdre connaissance.

Enfin, ne pouvant plus y tenir, il appela. Mais les gendarmes ne daignèrent même pas lui répondre.

Alors, il se mit à crier de toute la force de ses poumons.

Enfin, la portière s'ouvrit et le visage sévère de l'officier de gendarmerie apparut dans la pénombre.

— Qu'est-ce que vous avez à aboyer comme ça ? demanda-t'il avec une grossièreté révoltante.

— Je meurs de froid ! gémit le malheureux.

— Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ?

Mais ne voyez-vous pas que je n'ai rien pour me couvrir ? Regardez mes mains..... Elles sont presque gelées !

— C'est bien fait pour vous !.... Si vous n'aviez pas trahi la France vous seriez bien tranquillement chez vous à l'heure qu'il est..... Et nous aussi, qui n'avons trahi personne et qui ne sommes ici qu'à cause de vous !

Ce disant, l'officier referma la portière et s'en fut rejoindre ses hommes dans le corridor. Bientôt, ils se retirèrent tous les trois dans le compartiment de garde et Alfred n'entendit plus d'autre bruit que le monotone roulement du train.

Le temps s'écoulait avec une lenteur désespérante.

Le martyr était demeuré comme hébété, dans un état de prostration morbide. Le froid l'avait engourdi au point qu'il n'éprouvait pour ainsi dire plus aucune espèce de sensation. Pourtant de temps à autre était secoué d'un violent frisson, car la fièvre commençait à s'emparer de lui.

Finalement, il tomba dans une espèce de sommeil, ou plutôt dans une sorte de pénible torpeur traversée d'affreux cauchemars.

Quand il s'éveilla, il commençait à faire jour. Maintenant, il ne pouvait même plus remuer ses doigts, car le froid les avait complètement paralysés.

Environ un quart d'heure plus tard, il perçut une odeur très caractéristique : celle du café que les gendarmes étaient en train de préparer dans leur compartiment.

Presque machinalement, obéissant à l'instinct de conservation, il se mit à pousser des cris désespérés.

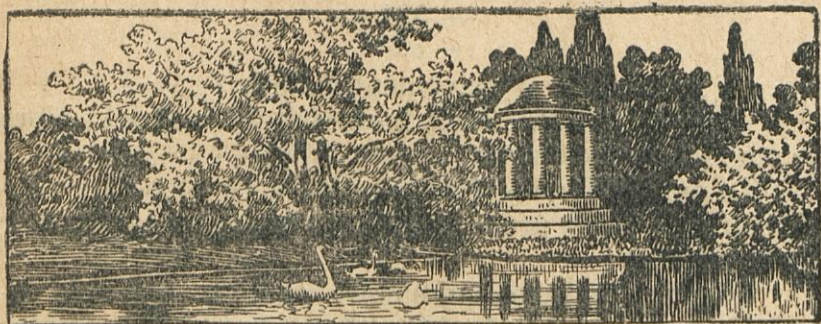
L'un des gendarmes accourut aussitôt et ouvrit la portière.

— Qu'est-ce qui vous prend encore interrogea-t'il avec un air hargneux.

— Pour l'amour de Dieu, donnez-moi un peu de café ! Je suis tout-à-fait gelé ! implora le pauvre homme.

Le gendarme parut quelque peu ému de l'accent déchirant avec lequel ces mots avaient été prononcés. Néanmoins, il ne répondit pas et se retira, mais il revint quelques instants plus tard et il tendit au prisonnier une gamelle à demi pleine de café bouillant, ainsi qu'un gros morceau de pain.

Ceci réconforta considérablement l'infortuné et il retomba bientôt dans un demi sommeil d'où il ne sortit que quelques heures plus tard quand le train arriva à destination.



CHAPITRE LXXIV.

UNE TERRIBLE EPREUVE.

C'était le matin du 10 janvier.

Les rues de Paris étaient couvertes de neige et un vent glacial soufflait sans trêve faisant paraître encore plus rigoureuse la température extrêmement basse.

Lucie, qui était sur le point de sortir, se trouvait près de la fenêtre de la salle à manger regardant au dehors avec une visible impatience.

Tout-à-coup, les deux enfants firent irruption dans la pièce et s'accrochèrent aux jupes de leur mère.

— Où vas-tu, maman ? demanda Pierrot. Tu vas encore sortir sans nous emmener avec toi ?

La jeune femme se mit à caresser les deux innocentes créatures et répondit :

— Je vous emmènerais très volontiers, leur dit-elle. mais c'est tout-à-fait impossible.....

— Et pourquoi donc, maman ?

— Parce que je vais voir papa.....

— Mais nous aussi, nous voulons voir papa ! s'écria le petit garçon avec un accent impérieux.

— C'est impossible, mes enfants ! répondit la pauvre mère sur un ton déchirant. Papa est malade et le médecin a défendu que personne autre que moi ne l'approche.....

— Il est donc si gravement malade ?

— Hélas, oui !... Mais bientôt il ira mieux et alors je pourrai vous emmener auprès de lui.

La petite Jeanne éclata soudain en bruyants sanglots. Lucie dut la prendre dans ses bras pour la consoler de son mieux.

Ce genre de scène qui s'était répété tant de fois depuis l'arrestation d'Alfred Dreyfus, constituait peut-être la partie la plus pénible du martyre de sa malheureuse épouse et la dépense surhumaine d'énergie qu'elle était obligée de faire chaque fois pour dissimuler tant bien que mal ses propres angoisses l'affaiblissaient terriblement.

Quand la petite fille se fut un peu calmée, Lucie la déposa à terre et ce fut alors son petit frère qui, conscient de sa supériorité de garçon, se mit à lui prodiguer d'encourageantes paroles.

Enfin, la malheureuse put sortir, après avoir promis aux deux enfants qu'elle reviendrait le plus vite possible pour leur rapporter des nouvelles de leur père.

Arrivée en bas, elle n'eut qu'à traverser le trottoir pour entrer dans une voiture qui l'attendait et dans laquelle se trouvait Mathieu, son beau-frère.

Dès qu'elle se fut assise à côté de lui, le jeune homme frappa sur la vitre et le cocher mit le cheval en marche sans rien demander.



Durant le trajet, la pauvre femme ne cessa de méditer, la tête appuyée aux coussins de la voiture et elle n'échangea que peu de mots avec son beau-frère qui, devant son état d'âme et comprenant qu'elle n'avait pas envie de parler, s'abstint de lui poser aucune question.

Mais tout à coup la jeune femme s'exclama sur un ton d'angoisse indicible :

— Mathieu !... Je sens qu'il va arriver un malheur !
Le jeune homme eût un triste sourire et répondit :

— Que veux-tu qu'il arrive encore, ma pauvre Lucie ?... Il me semble que tout ce qui pouvait arriver de pire est déjà arrivé !

Madame Dreyfus ne répondit pas, mais elle se mit à pleurer silencieusement.

— Calme-toi, Lucie, lui dit le jeune homme. Je comprends bien que tu sois un peu nerveuse, mais il faut réagir... Je t'assure que, pour ma part, j'ai le pressentiment que les choses vont s'arranger tout à coup au moment où l'on s'y attendra le moins...

Mathieu Dreyfus avait dit celà avec un accent de conviction absolue, à seule fin de rassurer sa belle sœur dont la détresse morale lui inspirait une grande pitié, mais en réalité, il avait à peu près complètement perdu tout espoir de lui-même.

Au bout d'une demi-heure de chemin, la voiture s'arrêta devant l'entrée principale de la prison de la Santé.

Les deux voyageurs descendirent et s'engagèrent sous le portail sans que la sentinelle de service leur demande rien. Comme d'habitude, ils se dirigèrent vers le bureau du directeur qui ne tarda pas à les recevoir.

— Pourrai-je voir mon mari ce matin ? demanda la jeune femme, simplement pour la forme, car les jours où elle pouvait venir rendre visite à Alfred avaient été convenus d'avance.

Mais cette fois, au lieu de lui répondre tout de suite, le vieux fonctionnaire se pencha sur sa table et se mit à faire semblant de consulter des papiers étalés devant lui.

Enfin, il se leva et murmura avec un air fort embarrassé :

— Je regrette infiniment, Madame, mais cette fois, ce ne sera pas possible... Je me vois dans la pénible obligation de vous communiquer...

Un épouvantable cri de détresse l'interrompit.

Il n'était pas nécessaire d'en dire davantage... Lucie avait déjà compris !

— Il n'est plus ici ?... S'exclama-t-elle d'une voix stridente ? Où l'a-t-on emmené ?... Dîtes vite, Monsieur le directeur, par pitié !

La pauvre femme semblait être sur le point de perdre la raison. Avec une exclamation inarticulée, elle se laissa tomber sur une chaise.

— Votre mari est parti cette nuit, lui dit doucement le directeur. Il a pris le train pour La Rochelle où il doit s'embarquer...

— S'embarquer pour quelle destination ? gémit encore l'infortunée. Le savez-vous, monsieur le directeur ?

— Pour l'Île du Roi, Madame...

A ce moment, Mathieu, qui n'était pas encore intervenu s'approcha de sa belle-sœur et lui dit :

— Courage, Lucie !... Tu vois bien que ce n'est pas tout à fait le pire qui est arrivé !... A l'Île du Roi, le climat est encore supportable... Maintenant, au moins, nous avons la certitude de ce qu'on n'a pas usé envers Alfred du maximum de rigueur... Je ne veux même pas penser à ce qui serait advenu de lui si on l'avait envoyé à l'Île du Diable comme je l'ai craint un moment... Et puis, à l'Île du Roi, tu pourras sans doute aller le voir de temps à autre...

La malheureuse créature regardait son beau-frère avec des yeux voilés de larmes. Les commissures de ses lèvres étaient agitées de petits frémissements qui provenaient de l'épuisement nerveux.

— Mais... balbutia-t-elle, on m'avait promis que je pourrais le voir ce matin... Et voilà qu'au lieu de cela, on m'annonce tout à coup qu'il n'est plus ici !... On l'a emmené sans que je puisse lui dire un dernier adieu, sans que je puisse lui adresser quelques paroles de consola-

tion... Comment avez-vous pu consentir à un tel acte de cruauté, Monsieur le directeur ?

— Je n'y suis pour rien Madame, répondit le fonctionnaire avec un air compatissant. Du moins, je ne pouvais faire autrement que d'obéir aux ordres de mes supérieurs...

— Et l'on n'a pas pensé que moi...

— Je reconnais que l'on aurait pu avoir un peu plus de considération pour vos sentiments, Madame... Je vous assure que ceci me fait beaucoup de peine...

De nouveau la malheureuse créature se couvrit le visage de ses mains.

Mathieu lui prit les mains entre les siennes et lui dit affectueusement :

— Ne t'excite pas inutilement, ma pauvre Lucie... À quoi celà peut-il servir ?... Retournons à la maison...

— A la maison !... Retourner encore une fois à la maison avec une déception de plus et le cœur en lambeaux !

Mais tout à coup, le visage de l'infortunée changea d'expression, comme si elle venait d'être inspirée d'une idée nouvelle.

Durant quelques instants encore, elle demeura immobile, puis, comme par une lente réaction, elle parut surmonter peu à peu le découragement qui s'était emparé d'elle. Enfin, elle se leva, tendit la main au directeur de la prison et lui dit :

— Au revoir, Monsieur le directeur... Je vous remercie infiniment de la grande amabilité dont vous avez fait preuve envers moi...

Le fonctionnaire s'inclina et répondit :

— J'aurais bien voulu faire plus, Madame, mais on n'est nulle part plus esclave des règlements que dans l'Administration Pénitentiaire...

— Je le sais, Monsieur... Mais dites-moi : êtes-vous

sûr de ce que c'est bien à l'Ile du Roi que va mon mari...

— Je ne puis que vous répéter ce que j'ai entendu dire, Madame... Mais vous pourrez facilement vous renseigner d'une façon précise en vous adressant au Ministère de la Guerre... Nous autres, nous ne sommes pas beaucoup plus au courant des décisions de l'autorité supérieure que n'importe quelle personne dans la rue...

Lucie baissa la tête avec un air résigné, adressa encore un salut au directeur et se retira, suivie de son beau-frère.

Quelques instants plus tard tous deux remontaient dans la voiture qui les avait attendus.

CHAPITRE LXXV.

UNE DECISION DESEPEREE.

Au moment où la voiture se mit en marche, Mathieu voulut envelopper sa belle-sœur dans une couverture qu'il avait emportée en raison du froid extrême, mais elle refusa en disant :

— Je n'ai pas froid du tout... Au contraire, j'étouffe de chaleur !... Que penses-tu de tous ces fonctionnaires, Mathieu ?... Quant à moi, je n'ai plus l'impression d'être dans un pays civilisé, mais au milieu de quelque peuplade à demi barbare... Ces misérables ont eu la hideuse cruauté d'emmener Alfred sans même m'en avertir, comme s'il avait pû y avoir pour celà des raisons intéressant la sûreté de l'Etat !... L'on ne me fera jamais croire que l'on a agi ainsi dans aucun autre but que celui de nous faire souffrir le plus possible... Monstres !!! Que Dieu les pu-

nisse !... Mais malgré toute leur astuce et toute leur cruauté, ils ne parviendront pas à m'empêcher de revoir mon mari !... Je te jure que j'y réussirai, dussé-je pour cela avoir recours à la violence...

Mathieu fixa sur elle un regard alarmé.

— Mon Dieu, Lucie, que vas-tu faire ? s'enquit-il. Ne commets pas d'imprudence, je t'en prie !

— Ce que je compte faire ?... Tout simplement ceci, Mathieu : revoir mon mari avant qu'on l'emmène à l'Île du Roi... Je veux qu'il comprenne bien que je ne l'abandonnerai jamais et que, tant que j'aurai en moi un souffle de vie, je ne cesserai pas un seul instant de lutter pour lui...

— Sois prudente, ma chère Lucie, conseilla le jeune homme. Songe que tu pourrais faire plus de mal que de bien en te laissant inconsidérément aller à suivre l'élan de tes généreuses impulsions...

— Je ferai ce que je suis décidée à faire, déclara Lucie sur un ton catégorique.

— Mais... Cela me paraît presque impossible... Comment as-tu l'intention de procéder ?

La jeune femme saisit à son tour la main de son beau-frère et la serra fortement.

— Il faut que nous partions tout de suite pour La Rochelle, comprends-tu ? lui dit-elle. As-tu assez d'argent sur toi ?

— Oui, mais... Ecoute-moi, Lucie...

— Je ne veux rien écouter du tout !... Fais ce que je te dis Mathieu, viens avec moi à La Rochelle... Ne cherche pas à me démontrer que c'est faire un voyage inutile, mais aide-moi plutôt avec toute la bonne volonté et toute l'intelligence dont tu peux être capable... C'est la voix de mon cœur qui me dit d'aller là-bas et la voix de mon cœur ne peut pas me tromper...

Le jeune homme fit un geste de résignation, puis il se

pencha à la portière pour dire au cocher d'aller à la gare Montparnasse.

Un hasard favorable voulut qu'ils arrivassent à peu près juste à temps pour s'embarquer dans un express en partance pour La Rochelle.

En apprenant cela, Lucie eût un léger sourire et dit :

— Tu vois ?... Celà commence par un heureux présage, car si nous étions arrivés seulement vingt minutes plus tard nous aurions dû attendre jusqu'au soir pour avoir un autre train...

Un quart d'heure plus tard, l'express de Nantes les emportait dans la même direction que le malheureux Alfred Dreyfus escorté par trois gendarmes, avait pris la nuit précédente.

Lucie, à ce moment paraissait pleine d'entrain et de courage, Mathieu par contre était fort préoccupé : il craignait que ce voyage se termine par une nouvelle déception pour sa malheureuse belle-sœur qui en avait déjà eu plus que sa part.

CHAPITRE LXXVI

A LA MERCI DE LA POPULACE.

Le train dans lequel Alfred Dreyfus avait voyagé stationnait en gare de la Rochelle.

Une foule de curieux s'était massée devant le wagon cellulaire pour voir sortir les prisonniers.

Parmi cette cohue essentiellement plébéienne, se distinguaient un monsieur et une dame vêtus avec une sobre élégance et qui paraissaient appartenir à la bonne société.

A un certain moment, le monsieur s'approcha de l'un des gendarmes qui venaient de descendre du wagon et lui glissant une pièce d'or dans la main en faisant bien attention que personne ne puisse le voir, il lui demanda :

— Est-ce que Dreyfus est là-dedans ?

L'homme fit un signe affirmatif tout en faisant disparaître la pièce dans sa poche.

Alors, le monsieur se pencha vers sa compagne et chuchotta :

— Oui, Amy... Il est là...

L'aventurière eût un sourire de satisfaction.

— Tu veux rester ici pour le voir passer ? reprit le colonel Esterhazy.

— Naturellement !

— Mais il se peut que nous ayons à attendre un bon moment et, par un temps pareil, celà ne sera pas bien agréable... Tu vois bien qu'on ne le fait pas descendre tout de suite...

— Ça m'est égal... J'attendrai aussi longtemps qu'il le faudra...

Le colonel Esterhazy eût un geste de contrariété et murmura :

— Ça va être amusant !... Encore heureux si nous n'attrapons pas une belle bronchite !

Mais Amy Nabot ne l'écoutait même pas. Les mains enfouies dans son manchon, elle tenait ses yeux fixés sur la portière du wagon et paraissait absorbée dans une profonde rêverie.

Tout à coup une pensée vraiment diabolique lui vint à l'esprit. Se retournant pour regarder la foule de gens du peuple qui grossissait de minute en minute elle se dit :

— Si tous ces gens savaient que Dreyfus est dans ce wagon, il est bien probable qu'ils essaieraient de le prendre d'assaut pour lyncher le traître !

Est-ce que ça ne serait pas une belle vengeance ?

La voix d'Esterhazy vint l'interrompre un moment dans ses réflexions.

— Ecoute, Amy, disait l'officier. Ne restons pas ici à prendre froid... Allons nous en...

— Si tu veux t'en aller, pars... Moi je reste, lui répondit l'aventurière avec un air dédaigneux.

Le colonel se serait très volontiers retiré, mais il comprenait que cela aurait été un manque de courtoisie vis à vis de sa compagne et il se résigna à rester, malgré l'extrême rigueur de la température.



Alfred Dreyfus se trouvait toujours dans l'espèce de cage ou on l'avait enfermé au départ de Paris. Il éprouvait de terribles douleurs dans tout le corps et il était en proie à une forte fièvre.

Allait-on le laisser mourir dans ce maudit wagon ?

De temps à autre, l'un des gendarmes venait ouvrir la portière de sa cellule comme pour voir s'il était encore en vie. Mais chaque fois que le prisonnier posait quelque question, cette question demeurait sans réponse.

Finalement le malheureux se sentit pris d'un accès de violente colère et il se mit à frapper contre la porte à grands coups de poings.

Aussitôt l'un des gendarmes apparut.

— Qu'est-ce que vous voulez ? lui demanda-t-il.

— Je veux qu'on me fasse sortir d'ici !... Je veux être traité comme un être humain et non pas comme une bête féroce !

Et comme la portière était ouverte, l'infortuné réussit à se mettre debout, mais l'autre le repoussa brutalement.

— Tâchez de vous tenir tranquille ! lui dit-il. Autrement nous allons vous mettre les chaînes !

— Me mettre des chaînes ? répéta le prisonnier au comble de l'indignation. Et où voulez-vous encore m'en mettre ?... Vous m'avez déjà enchaîné les poignets et les chevilles !... Vous feriez mieux de me tuer tout de suite que de me martyriser ainsi !

Le gendarme le regardait froidement, sans montrer la compassion. Il attendit seulement que le prisonnier, épuisé par l'effort qu'il venait de faire, retombe sur la banquette et se taise. Puis il referma la portière et s'en fut.

Plusieurs heures s'écoulèrent. La foule continuait d'aller et de venir devant le wagon, se renouvelant sans cesse. Amy Nabot et le colonel Esterhazy étaient restés là eux aussi malgré le froid qui les faisait trembler et frissonner de la tête aux pieds.



La nuit commençait à tomber.

Les premières lumières venaient de s'allumer sous la verrière de la gare.

Tout à coup, un rapide mouvement se produisit dans la foule. Tous les regards se dirigèrent vers une porte de service par laquelle sortaient six gendarmes précédés de l'officier qui avait fait le voyage depuis Paris dans le wagon cellulaire.

— Place ! commanda ce dernier en s'avancant le long du quai.

La foule s'écarta passivement, mais elle ne tarda pas à se masser de nouveau devant le wagon cellulaire, tandis que les gendarmes montaient dans la voiture, où il y en avait déjà deux.

Quelques minutes s'écoulèrent.

A ce moment, un train entra en gare, s'arrêtant sur une voie toute proche.

C'était l'express de Paris.

Un certain nombre de voyageurs en descendirent et quelques-uns d'entre eux s'approchèrent du groupe de curieux qui attendaient devant le wagon cellulaire.

— Que se passe-t-il ? demanda l'un d'eux.

— On va faire sortir un prisonnier de ce wagon..

— Qui est-ce ?

— On n'en sait encore rien...

— Le voilà... Regardez... Il sort...

En effet, deux gendarmes venaient d'apparaître, suivis de deux autres. Le prisonnier se trouvait au milieu.

Ce dernier était dans un état lamentable. Le cœur se serrait de pitié en présence de cette pauvre loque humaine.

Le malheureux ne se tenait que difficilement sur ses jambes et on aurait dit qu'il n'avait plus que quelques heures à vivre.

Un silence absolu s'était fait dans la foule. On aurait entendu une mouche voler et tout le monde se demandait qui pouvait bien être ce pauvre diable qui à lui tout seul, devait être escorté de huit gendarmes et d'un officier.

Mais cet étonnement ne dura que quelques secondes car une voix de femme cria soudain :

— C'est le traître Alfred Dreyfus !

Comme bien l'on pense, c'était Amy Nabot qui avait crié cela.

Aussitôt, des hurlements frénétiques s'élevèrent de la foule.

— Dreyfus !... Dreyfus !... Le traître !... À mort ! criait-on de toute part.

En moins d'un quart de minute, l'attitude de tout ce monde s'était entièrement modifiée. On aurait dit que ce

n'étaient plus les mêmes gens et que cette multitude composée en majeure partie de personnes fort tranquilles et inoffensives s'était soudain transformée en une bande de sauvages surexcités.

La voix d'Amy Nabot se fit entendre de nouveau, dominant le tumulte :

— Lynchez-le ! criait-elle. Ce misérable a trahi la patrie... Il ne mérite que la mort !

— C'est vrai ! répondirent d'autres voix. Il ne mérite pas autre chose que la mort !

— A mort !... A mort !... Tuez-le !

— Il faut lui arracher la peau !

— Et lui crever les yeux... Et lui arracher la langue ! glapit une jeune femme qui avait un joli visage à l'expression très douce.

Et soudain, comme sur un ordre venu des puissances infernales toute cette foule s'élança en avant.

Le prisonnier s'était arrêté. Il demeurait immobile et, en apparence, impassible.

Il avait tout de suite reconnu son ancienne maîtresse et il tenait ses yeux fixés sur elle, sans que rien dans son attitude puisse laisser deviner quels étaient les sentiments qui l'animaient en cet instant tragique.

En tout cas, malgré le danger évident qu'il courrait, il ne manifestait aucune frayeur.

Il semblait que l'excès de la souffrance l'avait rendu insensible à tout.

Les gendarmes qui l'entouraient faisaient de leur mieux pour repousser les assaillants, mais ils ne pouvaient pas faire grand chose parce qu'il ne pouvait naturellement pas être question de faire usage de leurs armes et qu'ils n'étaient que neuf contre plusieurs centaines de personnes.

Après avoir promené un coup d'œil circulaire sur cette multitude en furie, l'officier jugea que l'on pouvait

passer quand même et il ordonna :

— Avancez, Dreyfus.....

Le malheureux obéit immédiatement, sans la moindre hésitation. Il allait peut-être se faire tuer, mais qu'est ce que ça pouvait encore lui faire ?... N'était-ce pas, après tout, ce qu'il pouvait encore espérer de mieux ?

A peine avait-il fait quatre pas que les gendarmes, complètement débordés durent s'écarter de lui. Au même instant, une grêle de coups de poings, de coups de canne et de parapluie s'abattit sur sa tête et sur ses épaules.

Il ne poussa pas un gémissement et continua d'avancer, suivant la direction que montrait l'officier qui faisait de grands gestes de la main et qui, de même que ses huit subordonnés, criait vainement :

— Place !... Place !.... Circulez Messieurs et dames s'il vous plaît !

Il aurait aussi bien pu ordonner aux vagues de la mer d'aller contre la marée !

De plus en plus furieuse, la populace clamait sur tous les tons :

— A mort !... A mort !... Tuez-le !

— Mais oui !..... Tuez-moi !..... Qu'attendez-vous ? s'écria tout-à-coup le malheureux, mettant dans ce cri tout ce qui lui restait de forces.

Le désordre était devenu tel que les gendarmes se virent contraints de s'arrêter de nouveau pour empêcher que le détenu soit mis en pièces. Du reste, il n'y avait plus moyen d'avancer.

L'officier qui commençait à paraître très nerveux donnait des ordres pour que l'on aille chercher des renforts.

La foule continuait de hurler, de rugir de plus belle. On aurait dit que tous les diables de l'enfer s'étaient donnés rendez-vous dans cette gare pour se disputer l'âme d'un damné !

Soudain, au milieu de cet effroyable vacarme, une voix déchirante, palpitante d'une angoisse indicible s'éleva :

— Alfred !... Alfred !... Regarde par ici !... Je suis là !

En même temps une jeune femme vêtue de noir se frayait un passage à travers la cohue, grâce à la force sur-humaine que peut donner un grand désespoir.

Le visage du prisonnier s'était éclairé d'une sorte de flamme mystique comme devaient s'éclairer les visages des Saints Martyrs quand, au milieu de leur supplice, ils voyaient apparaître dans le ciel les signes miraculeux qui leur annonçaient qu'ils étaient déjà admis au nombre des élus.

Quelques secondes après, sa femme était auprès de lui.

— Lucie !... Ma chère petite Lucie ! gémissait-il avec un accent intraduisible, tandis qu'elle le saisissait entre ses bras pour le protéger contre la foule hurlante et assoiffée de sang.

Et le miracle ne tarda pas à s'accomplir.

La populace avait compris, ou plutôt deviné, que ce à quoi elle assistait à ce moment était une chose réellement sublime, digne d'admiration et de respect.

Cette jeune femme si jolie, à l'aspect si fragile, avait eu le courage de pénétrer dans cette cohue pour défendre son époux, elle seule contre des centaines de gens qui voulaient le lyncher !

La plèbe se calma comme par enchantement et un silence relatif se rétablit.

Les gendarmes en profitèrent pour se rendre de nouveau les maîtres de la situation et ils se rangèrent autour du prisonnier, sans chercher à le séparer de sa femme qui était arrivée à faire ce qu'ils ne seraient jamais arrivés à faire eux-mêmes.

Dreyfus était tellement ému qu'il ne réussissait pas

à parler. Il ne faisait que balbutier, avec une tendresse infinie, le nom de sa vaillante compagne :

— Lucie !..... Lucie ! répétait-il sans se lasser.

L'officier de gendarmerie, qui s'était éloigné quelques instants pour aller téléphoner dans le bureau du chef de gare, reparut tout-à-coup et s'écria :

— Allez.... Vite !..... Rentrez-le dans le wagon !

Trois hommes s'emparèrent aussitôt du malheureux et, le portant comme un paquet, ils coururent vers le wagon cellulaire.

Lucie, les mains cramponnées aux vêtements de son mari, les avait suivis et Mathieu également.

Pendant ce temps le prisonnier avait perdu connaissance et les gendarmes, constatant qu'il ne pouvait se tenir debout l'étendirent sur le plancher du corridor.

Lucie se laissa tomber à genoux à côté du martyr et elle se mit à baisser frénétiquement son visage ensanglanté.

— Ne voyez-vous pas que mon mari va mourir ? clama-t'elle en s'adressant aux gendarmes. Par pitié, allez chercher un médecin !

— Nous n'avons pas reçu d'ordres pour cela, répondit un brigadier en laissant tomber sur la jeune femme un regard de supériorité.

Rouge d'indignation, Mathieu apostropha sévèrement le sous-officier.

— Vous n'êtes pas digne de l'uniforme que vous portez ! lui dit-il. Allez immédiatement chercher un médecin !

L'homme le regarda un instant avec une expression de sournoise brutalité, puis il s'exclama grossièrement :

— De quoi est-ce que vous vous mêlez, vous ?..... Qui êtes-vous, d'abord ?

— Vous ne tarderez pas à le savoir ! répondit Mathieu en payant d'audace. Je rendrai compte à l'autorité

supérieure de votre conduite infâme..... Et maintenant faites ce que je vous dis..... Allez chercher un médecin.... Et vite !

Cette attitude si énergique ne manqua point de produire son effet. Persuadé de ce que seul un personnage important aurait osé lui parler sur ce ton, il porta la main à la visière de son képi et descendit du wagon pour aller se mettre à la recherche d'un docteur.



Quand la foule avait commencé de se ruer vers le prisonnier, Amy Nabot s'était retirée un peu à l'écart avec Esterhazy.

La voyant toute pâle, toute tremblante de surexcitation, le colonel ne put s'empêcher de lui demander :

— Mais..... pourquoi as-tu fait cela, Amy ?

— Ne me demande rien ! lui répondit-elle.

Quand elle avait vu Lucie s'élancer héroïquement vers son mari pour le défendre, l'aventurière avait frappé du pied en grinçant des dents de dépit.

Puis elle était demeurée immobile, comme pétrifiée. Après quelques minutes, quand sa victime eut été ramenée dans le wagon, le colonel posa une main sur le bras de sa compagne.

— Viens Amy, lui dit-il. Allons nous-en.....

L'aventurière ne bougea pas.

— Mais, répéta l'officier, que veux-tu encore faire ici ?..... Est-ce que tu n'est pas encore satisfaite ?..... Tu n'as pas encore vu assez ?

— Laisse-moi tranquille !

Bientôt un médecin arriva, suivi de plusieurs infirmiers de la Croix-Rouge qui portaient une civière.

Une demi heure plus tard, Alfred Dreyfus fut transporté hors de la gare et placé dans une voiture d'ambulance sous les yeux de Mathieu et de Lucie qui avaient suivi le triste cortège.

Quand Amy Nabot vit de nouveau apparaître sa rivale, elle lui lança un regard chargé d'une expression de haine indicible.

Elle était en train de se demander si elle ne pourrait pas trouver un moyen de frapper l'épouse après avoir anéanti le mari !

La patience d'Esterhazy était arrivée à son extrême limite.

— Ecoute, ma chérie, dit-il finalement. Si tu ne viens pas, je m'en vais seul....

Alors, finalement, l'espionne se décida à le suivre.





CHAPITRE LXXVII.

LE CALVAIRE CONTINUE.

L'ambulance escortée d'un peloton de gendarmes à cheval, traversa rapidement la ville, se dirigeant vers le port de La Palice.

Durant le trajet, Alfred Dreyfus avait repris connaissance.

Il ne parvenait pas tout de suite à se rappeler ce qui lui était arrivé et il se demandait d'où provenaient les vives douleurs qu'il ressentait dans tout son corps et, surtout à la tête.

Puis, peu à peu, il commença de se souvenir.

La dernière chose qui put lui revenir à la mémoire fut que Lucie était accourue vers lui pour le protéger au moment où il était sur le point de succomber sous les coups de la populace en furie.

Au delà de ceci, il ne se souvenait plus de rien.

Les gendarmes qui se trouvaient avec lui dans la voiture s'aperçurent de ce qu'il était revenu à lui et le brigadier lui demanda d'une voix rude :

— Eh bien ?.... Comment vous sentez vous ?

Le malheureux ne comprit pas tout de suite.

— Sacrebleu !... Allez vous me répondre, oui ou non ?

reprit le sous-officier sur un ton menaçant. Je vous ai demandé comment vous vous sentez.....

— Je me sens très mal, répondit le martyr.

— Je comprends ça ! s'exclama le brigadier en éclatant de rire. Après la raclée que vous avez reçue !

A ce moment, la voiture s'arrêta sur le mole du port.

— Levez-vous, Dreyfus, commanda le sous-officier. Le prisonnier essaya d'obéir, mais il n'eut même pas la force de se soulever.

— Est-ce que vous êtes sourd ?.... Je vous ai dit de vous lever ! rugit le gendarme. Si vous vous figurez que vous allez pouvoir jouer la comédie avec moi, vous vous trompez fort !..... Allons, levez-vous, et plus vite que ça !

— Je ne peux pas ! gémit le malheureux.

— Vous ne pouvez pas ?.... Eh bien je vais vous aider ! Et la brute saisissant le prisonnier par ses poignets enchaînés et tuméfiés par le froid, le souleva d'un brusque mouvement.

L'infortuné laissa échapper un hurlement de douleur mais, malgré lui il dut se mettre debout quoi qu'il ne put se maintenir seul en équilibre sur ses jambes.

Les gendarmes le prirent par dessous les bras et l'aiderent à descendre du véhicule.

— Marche ! ordonna le brigadier en étendant le bras d'un geste impérieux.

Dreyfus put à peine mettre un pied devant l'autre, car il était beaucoup trop faible pour soulever la lourde chaîne qu'il avait aux chevilles.

— Je ne peux pas ! balbutia-t'il

— Nous allons voir !

Deux gendarmes le saisirent chacun par un bras et l'entraînèrent rapidement en avant, lui faisant franchir la passerelle qui mettait le quai en communication avec le bateau qui devait le conduire à l'Ile du Roi.

A cet endroit, il faisait encore plus froid que partout

ailleurs, à cause du vent qui soufflait du large. Néanmoins le condamné dut rester sur le pont du navire, grelottant de fièvre sous les minces vêtements qu'il portait et qui depuis ce qui était arrivé à la gare, étaient réduits en lambeaux.

La cruauté inouï avec laquelle on le traitait ne paraissait pas avoir d'autre but que de le faire mourir le plus tôt possible.

Aussitôt qu'ils l'eurent embarqué, les gendarmes cessèrent de s'occuper de lui et ils se mirent à se promener sur le pont en allumant des cigarettes.

Epuisé, le malheureux se laissa tomber comme une masse sur un tas de cordages et ferma les yeux.

Le navire qui était parti tout de suite, jeta l'ancre une heure plus tard dans la petite rade de l'Île du Roi.

Alors on obligea de nouveau le prisonnier à se lever et on le fit marcher, ou plutôt on le traîna, le long d'un chemin couvert de neige gelée, jusqu'à la forteresse.

Le commandant, qui attendait le nouveau venu dans le bureau du secrétariat se mit à le regarder avec curiosité dès qu'il comparut devant lui.

— Vous voici arrivé à destination, Monsieur Dreyfus ! lui dit-il avec une cruelle ironie. J'ai déjà été informé par téléphone de ce que la population de La Rochelle vous a fait, à la gare, un accueil des plus enthousiastes..... J'espère que vous aurez apprécié comme il convient cette manifestation des sentiments du peuple français à l'égard de ceux qui le trahissent.....

Alfred Dreyfus ne répondit pas. Peut-être n'avait-il même pas entendu.

— Fouillez-le, ordonna ensuite le commandant en s'adressant à deux geôliers qui venaient d'entrer dans la pièce.

Ceux-ci se mirent alors à le déshabiller entièrement, puis après avoir examiné ses vêtements avec la plus ex-

trême minutie et n'y ayant rien trouvé, il les lui jetèrent en lui disant :

— Rhabillez-vous.....

Ce ne fut qu'au prix d'efforts surhumains que le malheureux parvint à remettre ses vêtements, car tous les mouvements qu'il devait faire lui causaient des douleurs épouvantables. Dès qu'on lui avait enlevé les menottes, ses poignets s'étaient mis à se gonfler effroyablement.

— Pour aujourd'hui vous pourrez le laisser sans menottes, fit le commandant. Enfermez-le dans la cellule qui est à côté du corps de garde.....

Les gardiens entraînèrent immédiatement le détenu vers la cellule indiquée et l'y firent rentrer à grands coups de poing dans le dos.

Alfred Dreyfus se laissa tomber sur la couche de paille qui était dans un angle du cachot. Il entendit encore tout juste le bruit de la lourde porte qui se refermait, puis il s'évanouit.

